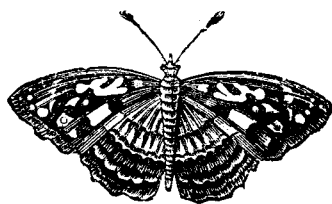


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



LE PAPERON,

JOURNAL LITTÉRAIRE.

LE MÉCRÉANT EN AMOUR.

Ecoutez-moi bien, mes bons enfans, écoutez-moi bien. Katchen, Heinz, maintenant que vous voilà fiancés, vous devez rester unis toute votre vie; car ce que Dieu a fait, l'homme ne doit pas le défaire, ou bien Dieu le punit. Or, je vais vous dire une histoire que j'avais entendu raconter bien des fois à feu mon vieux père, et qu'il m'a répétée quand je me suis fiancée avec Edmond.

Ici la grand'mère versa involontairement quelques larmes; le souvenir de son père et de son époux était bien doux pour elle, et ses pleurs, qui pendant un instant tombèrent goutte à goutte sur la Bible qui reposait sur ses genoux, étaient un éloge de leurs vertus. Mais ils sont morts, et leurs ames sont maintenant pures et sans tache dans le sein d'Abraham, car ils ont bien vécu; ils sont morts; et Dieu a béni leur tombe.

Après cette oraison funèbre qui commençait toujours toutes les histoires qu'elle contait, la grand'mère continua en ces mots :

Il y a bien long-temps de cela; c'était au temps où l'Allemagne était encore toute couverte de bois, où çà et là s'élevaient quelques châteaux avec des donjons et des ponts-levis, où les hommes étaient tout bardés de fer, et où l'on ne connaissait pas la poudre. Un beau chevalier nommé Siegfried, qui avait reçu ses éperons d'or de monseigneur Conrad, devint amoureux d'amour tendre de Roschen, la fille d'un

noble châtelain; elle était si belle que dans tout le pays elle était connue sous le nom de *schone-Frau* (la belle fille). Sa taille était aussi arrondie et aussi mince que le fuseau que je fais tourner entre mes doigts; ses deux grands yeux noirs ressemblaient à ceux de la sainte vierge Marie, quand elle repose son œil de tendresse sur le petit enfant qu'elle tient dans ses bras.

Ses cheveux étaient beaux et soyeux comme les tiens, ô ma bien aimée, reprit Heinz en interrompant la grand'mère conteuse; sa bouche souriait comme la tienne; une de ces femmes dont on prend la main, auprès desquelles on se souvient ou l'on espère, auprès desquelles la pensée se repose ou s'égare, et que l'on aime d'un amour indicible.

La jolie Katchen rougit; Heinz lui déposa un baiser sur le front, et la grand'mère reprit :

C'est bien comme Heinz l'a dit; Siegfried était un preux chevalier, et l'on disait toujours beau et vaillant comme Siegfried; et quand il apparaissait dans un tournois, sur son grand cheval de bataille, la visière baissée, sans armoiries ni signes, les dames le reconnaissaient toujours, l'accueillaient par de longues acclamations, et faisaient flotter leurs écharpes en son honneur. Ils s'aimèrent donc tendrement, et après un long servage d'amour ils furent fiancés. Grande fut leur joie; leurs sermens d'amour, leurs pensées de mélancolie, leurs illusions de jeunesse, leurs rêves de bonheur, tout cela leur devint commun; mais cela ne le fut pas long-temps. Bientôt



Siegfrid n'aima plus sa fiancée, et la délaissa. La pauvre fille mourut de chagrin. Son dernier mot, ce fut : Siegfrid ! Siegfrid !... et son dernier soupir parvint à l'oreille de Siegfrid, Siegfrid le mécréant en amour.

Oh ! alors un désespoir d'enfer déchira son cœur ; c'était lui qui était cause de la mort de sa fiancée. Il devint triste, solitaire : plus de tournois, plus de jeux, plus d'applaudissemens, plus d'écharpes aux mille couleurs, plus de panaches ondoyans ; la peine, la douleur, les angoisses et le remords qui rongeaient son cœur ; et partout ce remords le suivait comme un mauvais ange, comme un méchant gnomme. Ne sachant comment l'éviter, le pauvre Siegfrid monta à cheval, et se mit à courir au galop pour étourdir sa douleur ; alors passa par les airs le féroce chasseur avec toute l'armée enragée.

Les aboiemens des meutes, les hennissemens des chevaux, les cris des chasseurs, les hurlemens des bêtes féroces, ébranlèrent les forêts ; Siegfrid tressaillit ; il enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval, et son cheval l'emporta rapide comme la pensée. Tout disparaissait à ses yeux, marais, forêts, étangs, rivières, tout ! et toujours le féroce chasseur et l'armée enragée était à ses côtés ; toujours il entendait bruire dans la feuillée et haleter de fatigue les chiens qui lançaient les bêtes féroces. En cet instant s'éleva une tempête affreuse, les vents mugirent dans l'épaisseur des halliers, toute la forêt s'inclina, les arbres semblaient plier et se fendre ; le tonnerre brillait à la gauche de Siegfrid, il faisait un vacarme affreux ; il tomba à ses côtés, et l'éclair sillonna les flancs de son coursier. Le cheval, d'un dernier effort, fit un bond immense, et s'abattit expirant.

Le chevalier, sombre et désespéré, s'élança à terre ; il frappa de la botte contre le tronc d'un arbre, et il sentit que c'était bien lui, et qu'il vivait encore. Il passa la main sur son front, et son front était brûlant comme la fournaise d'un forgeron. Voilà qu'une lueur subite éclaira la fente d'un rocher, et une voix se fit entendre, qui dit : « Suis-moi ! — Oui, je te suis, qui que tu sois, homme ou diable, » dit le chevalier ; il tira son épée, et le suivit. La lumière descendit par une longue crevasse, et elle glissait sur les marches d'un escalier humide et suintant. Ils marchaient ensemble et descendaient toujours ; l'air devenait de plus en plus épais ; la lumière semblait s'éteindre ; des rires et des gémissemens paraissaient partir d'un lieu éloigné. Siegfrid voulait s'arrêter, mais il ne le pouvait ; il était maîtrisé par une force intérieure qui le poussait sans cesse...

Enfin il parvint à un endroit où il y avait une porte, et, à travers les jointures de la porte, quelque lueur arriva jusqu'au chevalier. Il la poussa et elle s'ouvrit.

C'était une salle immense ; il y avait tous les morts qu'il avait connus ; leurs grands squelettes étaient

assis dans de beaux fauteuils de velours ; ils devaient entre eux des choses qui se passaient sur la terre : les uns riaient d'un rire convulsif, les autres pleuraient, les autres criaient, dansaient, hurlaient de joie.

Au milieu d'eux il y avait un beau squelette de jeune fille ; ses mains décharnées montraient un bouquet de fiancée qui était sur son sein ; sur son crâne blanc étaient artistement tressés ses cheveux blonds et doux comme de la soie, et sur ses cheveux elle portait une couronne de roses aussi blanches que la blancheur de ses os.

Quand Siegfrid parut sur le seuil de la porte, elle le vit ; elle ne dit rien, mais elle se retourna.

Et alors il y eut un rire démoniaque dans toute la salle, des applaudissemens, des craquemens d'os, et une danse de saltimbanque, et des sifflemens comme si l'on jetait de l'eau sur du feu, et une grande flamme souffrée qui s'éleva au-dessus de la forêt et lui servit d'aube.

Le lendemain on trouva le chevalier mort au pied d'un arbre à côté de son cheval, et les loups les rongeaient tous deux.

Et voilà l'histoire du chevalier mécréant en amour !

La grand'mère avait cessé de parler, et Heinz embrassa de nouveau la jolie Katchen toute tremblante.

XXX.

UN RENDEZ-VOUS.

C'est que pour m'amener au terme où tout aspire,
Il m'est venu du ciel un guide au front joyeux...

VICTOR HUGO.

ABreuvé de dégoûts, seul et sans espérance,
Luttant contre les maux et défiant le sort,
En secret, pour finir sa pénible existence,
Ludovic attendait la mort.

Lorsqu'une châtelaine, au port noble, et jolie,
Apparut à ses yeux comme une belle fleur,
Et soudain exhala dans son âme ravie
Un parfum riche de bonheur.

Comme l'astre naissant qui perce le nuage,
Pour mirer son éclat dans un lac azuré,
Inès dans son cœur pur vint mirer son image,
Et son nom y fut adoré.

Inès, ainsi que lui, traversait cette vie
Comme un léger esquif remorqué dans son cours
Par un mauvais voilier !... Châtelaine asservie,
Ses nuits étaient ses plus beaux jours.

Bientôt des mots brûlans s'envolèrent vers elle,
Emportés par la brise indiscrete du soir
Dans la noire prison, dans la vieille tourelle ;
De son époux sombre manoir.

Et l'écho, messenger fidèle
De leurs sentimens les plus doux,
Donna de la sainte chapelle
L'heureux signal d'un rendez-vous.
Tandis qu'au loin, dans le silence,
La cloche tintait en cadence
Sous la flèche du noir montier,
Ludovic, respirant à peine,
Tout joyeux, volait dans la plaine,
Suspendu sur son étrier.

« Dans l'alcove mystérieuse,
Inès, sur ton autel de lin,
Belle de tes charmes, riieuse,
Tu me tends une blanche main!...
Et ton époux, faible et sans ame,
Déserte un foyer où ta flamme
Flamboie!... Ah! géolier impuissant,
Dors en paix, dors, dors sur ta couche,
Afin qu'Inès ait de ma bouche
Un baiser pour toi flétrissant! »

Il dit: et son coursier, au mors blanchi d'écume,
Haletant, se repose au pied d'un tronc mousseux:
Et lui, vers le château, dans un sentier qui fume,
Court sur un nuage poudreux.

Il s'arrête, et jetant son échelle de soie
Sur un feston saillant dans le mur incrusté,
Il s'élève au balcon d'où peut-être avec joie
Inès a l'œil sur lui jeté.

Eh! qui peut se vanter d'avoir le sort prospère?
En cruel ennemi, sans cesse il vous poursuit,
Faisant rougir vos chairs sous sa rude lanière...
Et toujours le bonheur vous fuit!

Comme l'oiseau qui tombe en prenant sa volée,
Atteint du plomb mortel, vers un destin plus doux...
En essayant son vol, Inès tombe immolée
Sous le coup d'un poignard jaloux!..

.....
.....
Le lendemain, l'écho, sur un ton funéraire,
Répétait au château l'office saint des morts!
La cloche aussi tintait!... et vers le cimetière,
Hennissait un coursier sans mors!..

JOANNÈS CHERPIN.

BAL A MA CAMPAGNE.

A peine un char lointain glisse dans l'ombre, écoute,
Tout rentre et se repose, et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour.

VICTOR HUGO.

Les jours se suivent mais ils ne se ressemblent pas!..
C'était lundi, à huit heures du soir!

Déjà, depuis trois grandes heures, on avait vu une
foule de voitures sillonner les rues et les places, s'ar-
rêter à quelques portes; on avait vu de jeunes filles,

bâtées de gazes et de fleurs, palpitantes de plaisir et
d'espérance, monter, rieuses et légères, dans ces
voitures, qui toutes, avec la rapidité de l'éclair, s'é-
lançaient hors la porte de Mons. Oh! c'est que, voyez-
vous, ce grand jour était attendu avec tant d'impac-
tience! depuis bien long-temps on parlait de ce bal
à *ma Campagne*, et, pour une jeune fille, un bal c'est
la corde sensible qui résonne dans l'ame et qui ab-
sorbe tous les autres sons; un bal, c'est la réalité
du rêve de toutes les nuits, du soupir de tous les jours,
c'est un roman tout entier. Aussi rien n'aurait pu les
arrêter, ni la chaleur étouffante du jour, ni la pous-
sière grise de la route, ni la brise rafraîchie du soir
qui glisse sur des épaules nues comme un souffle
glacé. Oh! rien de tout cela; et puis, c'était au grand
jour que devaient briller ces tenues riches et légères,
ces robes aux mille couleurs, ces tailles élégantes,
ces écharpes de soie, ces gants parfumés, ces coiffu-
res plus légères encore que les têtes qu'elles surmon-
tent, enfin que sais-je, moi! tout l'assemblage de ces
riens qui vont si bien à nos jeunes filles, de ces riens
que l'on admire un jour, que l'on rejette le lende-
main, qui rendent enfin une femme si heureuse et
un mari si maussade! Ah! oui, tout cela devait bril-
ler au grand jour!

Courez, courez donc jeunes filles à la bouche
rieuse, au cœur palpitant d'espérance; courez! pour
vous la coupe enchantée de la vie pétillante si près du
bord! pour vous le monde n'a pas encore de cruelles
déceptions; tous vos rêves sont dorés; vos illusions
sont si belles; courez au bal avant que vos yeux ne
s'ouvrent à la réalité, avant qu'un positif glacé n'ap-
pesantisse son air sur votre ame, car la vie tient-elle
jamais ce qu'elle promet?..

C'était un lundi, à huit heures du soir.

La chaleur avait été étouffante, l'air était lourd; le
soleil venait de se coucher, mais son influence se fe-
sait encore sentir; ce n'était déjà plus le jour, ce n'é-
tait pas encore la nuit! c'était un moment délicieux,
un moment où les ames songeuses, comme certaines
fleurs qui ouvrent leur calice à la brise du soir, s'ou-
vrent aux sensations douces et mélancoliques. C'était
un moment plein de poésie et de recueillement.

Je m'acheminais, moi aussi, vers la porte de Mons,
mais seul, à pieds, sans illusion au cœur, sans sou-
rire aux lèvres, sans idées de fête à la tête, désabusé,
désenchanté de tout, l'ame ridée comme par un sou-
venir qui passerait légèrement chargé d'une ombre
chère, mais lointaine.... Je m'acheminais donc le
long des rues tortueuses de Valenciennes, lorsqu'un
spectacle hideux se présenta à mes yeux.

Une croix, un prêtre en surplis blanc, trois cer-
cueils à la file, recouverts de longs suaires noirs et
rouges, puis à la suite, des hommes, des femmes, des
enfans en pleurs... Tout cela me fit froid; on eût dit
que ces cercueils se portaient et marchaient tous seuls,

ou bien que ce prêtre et cette croix les traînaient à la remorque. — Puis on entendait parfois un chant monotone et sourd qui venait interrompre, à distances égales, les gémissements de la foule qui suivait ce funèbre cortège ; c'était le chant des morts !..

Beau cortège, sur ma foi, pour aller à une fête!!!

Me voilà donc en compagnie; j'étais seul en partant, et me voilà côte à côte avec trois bières; à moi le fardeau de la vie, à elles l'insouciance de la mort. — J'allais m'étourdir au tumulte d'un bal, j'allais encore une fois me mêler à ce monde où tout n'est que dérision ou déception; pour mes nouveaux compagnons de route, ils allaient où nous irons tous, jeunes et vieux, pauvres et riches; ils allaient au cimetière; pour eux le repos avait commencé!.. Quel était le plus à plaindre ?...

Le cortège sortait de la ville, je le suivais machinalement, comme un aveugle suit le chien qui le conduit, comme le fer suit l'aimant, comme l'ombre suit le corps; mes oreilles s'étaient habituées à ce chant monotone et sourd, mes yeux s'étaient faits à ce spectacle de désolation, enfin, je m'étais identifié avec ce cortège, je m'étais fait l'ombre de ce grand corps.

On arriva au cimetière.

Une large fosse carrée, trois cercueils côte à côte, comme trois compagnons se tenant par la main, quelques paroles du prêtre, trois coups de croix sur chaque, quelques gouttes d'eau bénite, les larmes des assistants, l'insouciance du fossoyeur, le bruit sourd de la terre qui retombe; — et tout fut fini !...

Dans le lointain on entendait une contre-danse de Rossini !...

Nous voilà bien pauvres fous que nous sommes ! Il y a un an, nous dansions sur un volcan et aujourd'hui, avec la mort à nos portes, la mort hideuse qui nous talonne, qui entasse ses victimes sous nos yeux, nous dansons encore!.. et personne, dans cette foule de danseurs qui se pressent à la fête, n'a songé, en passant devant ce lieu de repos et de désolation, aux victimes qui viennent le peupler tous les jours. La mort est capricieuse, et qui sait si demain, dans cette foule rieuse et bruyante, quelques places ne resteront pas vides ? qui sait si bien des conviés au grand banquet de la vie, ne se lèveront pas avant la fin ? qui sait ?..

Honte ou folie, c'est notre partage ; choisissez !

Après un pareil début, je vous laisse à penser comment devait finir cette partie de plaisir, commencée à l'ombre de trois cercueils, au bruit du chant des morts, et qui allait se continuer dans un bal, après s'être arrêtée dans un cimetière ! Halte singulière dans une pareille étape ! La fin devait se ressentir du commencement, l'effet de la cause. Aussi était-ce avec une prédisposition de vague et nonchalante mélancolie que je passais du sanctuaire de la mort, dans celui des plaisirs.

(La fin au prochain N°)

MODES.

Les modes d'été commencent déjà à tomber en désuétude et l'on songe sérieusement dans les magasins de mode et de lingerie aux nouveautés qui paraîtront cet automne. En attendant, les robes à pointes continuent à être en vogue; les jupes sont toujours d'une ampleur excessive. Les pélerines en mousseline se font à double rang et sont garnies d'une dentelle d'Angleterre fort étroite. On trouve dans les magasins à la mode les mieux assortis, une nouvelle étoffe qui ne manquera pas d'être adoptée par les élégantes. Elle imite parfaitement le foulard, mais elle est d'un tissu plus soyeux et plus léger.

Les coiffures à la marguerite continuent à être bien portées; la première représentation d'*Ali-Baba* offrait une foule de toilettes brillantes; nous avons remarqué dans plusieurs loges, des dames en robes de satin clair avec des garnitures de dentelles formant falbalas.

EN VENTE :

A la Librairie Industrielle et d'Éducation de CHAMBET fils, quai des Célestins; chez CHAMBET père, place des Terreaux, n° 16, et chez LUZY, rue Lafont, près le Grand-Théâtre.

LA RÉPUBLIQUE, L'EMPIRE ET LES CENT-JOURS,

FAITS HISTORIQUES EN 4 ACTES ET 16 TABLEAUX.

Prix : 75 c.

Nouvelle édition où l'on a mis en regard les Personnages, les Acteurs qui les ont remplis à Paris et ceux qui les ont joués à Lyon.

Il ne faut pas confondre la pièce que nous annonçons qui est COMPLÈTE en 64 pages, et mot à mot conforme à la représentation, avec le programme de 16 PAGES, analyse très-abrégée de l'ouvrage que la direction fait vendre dans la salle, et qui n'en donne qu'une idée imparfaite.



NAPOLÉON,

ou

LA VIE D'UN GRAND HOMME.

Drame contemporain en dix Tableaux.

In-18, grand raisin.—Prix : 75 c.

MALADIES DES YEUX.

Le médecin-oculiste Lagoguey est arrivé à Lyon, et y séjournera quelque temps. Ce médecin s'est acquis une grande réputation pour les opérations de son art. Il est descendu à l'hôtel de Milan, place des Terreaux.